

“Veillez et écoutez, solitaires. De l’avenir viennent des souffles aux secrets battements d’ailes”

Nouvel Economiste 12/05/2011

Frédéric Nietzsche - Ainsi parlait Zarathoustra

Dans maintes chroniques, l’irremplaçable Philippe Muray - dont nous déplorons la mort chaque jour - l’avait dit et répété : depuis qu’émergea le monde moderne, toute époque ne s’admet, ne témoigne et n’a conscience d’elle-même, ne s’estompe enfin, que par les romans qu’elle suscite.

Preuves : le monde chevaleresque et le *Don Quichotte* de Cervantès, les séismes sociaux majeurs du XIX^e siècle avec Balzac et Zola ; les tourments du XX^e siècle avec Céline. Dans la lignée du Louis Chevalier de *Classes Laborieuses et Classes dangereuses*, ou de Claude Dubois et sa superbe *Bastoche* récemment rééditée, Philippe Muray radiographiait et critiquait - mais surtout, il prévenait. Ainsi avertissait-il sans trêve : un jour, un premier roman exposera notre monde post-moderne. Un jour, un auteur dépeindra les aspects naïfs, odieux, risibles et atroces de la société du millénaire débutant. Ce jour-là mais pas avant, la société s’étant jaugée au miroir romanesque ; ayant évalué et compris ; elle pourra surmonter le tout, se dépasser - changer. Ce jour-là annoncera le commencement d’une prochaine étape de l’aventure humaine. Voilà pourquoi Philippe Muray a longuement veillé et écouté. Tel Nietzsche, il attendit longtemps que tombe la première goutte de pluie, celle qui signale l’amorce de la mousson. Hélas - mais tel n’est-il pas le sort des prophètes ? - il mourut avant que ce roman ne paraisse.

Or voici que ce roman est là.

Intitulé *Et voraces ils couraient dans la nuit*, il est publié chez Gallimard et signé d’un M. Jean-Pierre Ostende dont l’auteur de ces lignes confesse tout ignorer - sauf qu’un site le dit “*décrypteur des inepties contemporaines*”, ce qui est encourageant.

Oui, c’est sans conteste le roman qu’espérait Philippe Muray : grinçant, narquois et féroce drôle. C’est bien le livre attendu car après l’avoir lu, on ne regarde plus l’entreprise post-moderne, ses cadres et sa communication, sans pouffer de rire ou s’apitoyer - c’est selon.

Goûtons comme un vin ce récit faussement naïf : qu’y dénote-t-on ? Une touche du William Burroughs du *Festin nu* ; la trace de Philip K. Dick, géant méconnu de la littérature américaine, à sa période *Blade Runner* ; même, dans la fluidité du phrasé, un zeste d’Aragon juvénile. Tout cela, bien sûr, n’est pas rien.

Mais ces qualités littéraires ne sont pas les seules, car ce roman initial concerne grandement les criminologies :

il leur fournit un crucial cadre de compréhension. Pour le dire comme Heidegger, en nous ouvrant l’horizon maîtrisable, il nous offre un “*champ préalable d’inspection*”, donc l’accès au savoir-qui-présente criminologique.

A le lire en effet, on est intimement à la Société générale à l’amorce du scandale Kerviel ; chez Madoff quand tite et va s’effondrer la pyramide à 60 milliards - là est pour nous l’importance cruciale car seule l’analyse cri-

pelons la DGSI (Davos-Golman-Sachs idéologie). Dominique Strauss-Kahn affirme ainsi que “*la crise financière mondiale a sapé les fondements intellectuels de l’ordre économique mondial du dernier quart de siècle*”. Déjà, un prix Nobel d’économie affirme, au fort libéral Council on Foreign Relations de New York, que la mondialisation est des plus néfastes pour la classe moyenne américaine - et probablement pire encore pour les autres.

La boulimie sauvage de la ploutocratie financière a fini par discréditer son propre socle doctrinal, que nous appelons la DGSI (Davos-Golman-Sachs idéologie)

minologique placée dans un cadre humain pertinent permet de comprendre. Sans ce voyage qu’initie Jean-Pierre Ostende au plus obscur des âmes et des cœurs ; sans sa psychanalyse sociale, nous resterions secs, à la surface, sans avoir rien vu d’essentiel.

Bien sûr, Jean-Pierre Ostende a lu Philippe Muray, “*le médium, s’amuse-t-il, s’appelait Igor Murray... surnommé l’exterminateur*”. Le texte étant par ailleurs irisé du halo de *L’Empire du bien* : lubies médiatiques, bienséances idiotes, lâchetés intéressées et tics de langage. Au-delà, *Et voraces...* ridiculise tout l’ahurissement général : précieuses ridicules du management, avidités puériles, misérables haines, sociétés d’admiration mutuelles.

Désormais donc, le roi est bel et bien nu - et ça commence à se voir.

A terme ainsi et fatalement, les voiles de la bienséance, le brouillard médiatique, les ficelles politiques, devront, comme dit la révolte arabe, “*dégager*”.

D’ores et déjà les nuées se déchirent ; dès à présent, se dessine un futur intelligible et émergent des perspectives stratégiques permettant d’envisager les dangers et menaces à venir.

Les voici, à grands traits :

- Première victime d’une “*démondialisation*” qui pointe, Oussama ben Laden - son jihad global était mort (comme nous le répétons depuis 2 ans), ce qui autorisait son élimination. Déjà, le danger jihadi avait disparu d’Europe, ou presque. En 2010 dit Europol, sur 249 attentats terroristes dans l’Union européenne, 3 sont attribués aux islamistes.

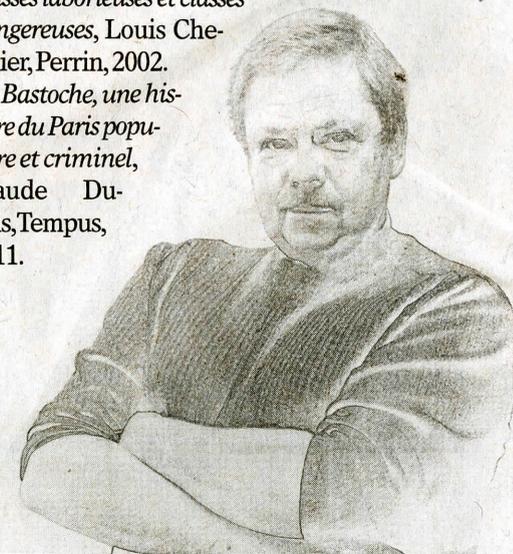
- La boulimie sauvage de la ploutocratie financière a fini par discréditer son propre socle doctrinal, que nous ap-

- A l’échelle nationale, la mondialisation nous laisse en néfaste héritage des “*zones urbaines sensibles*” qui, toujours plus, tournent au ghetto. En effet, avertit *Le Monde* en mars 2011, le civisme disparaît de ces “*symboles de la politique de la ville*” et la sécession s’y aggrave : on y vote en effet de moins en moins - de 25 % à 30 % de votants réguliers, pas plus. En cumulant les quatre dernières élections, on trouve plus de 67 % d’abstentions en Seine-Saint-Denis - 80 % à Sarcelles !

Au total et en perspective, ce plausible pronostic : une seule mondialisation prospérera à terme, car la première de toutes et de loin la plus coriace : celle du crime organisé transnational.

Classes laborieuses et classes dangereuses, Louis Chevalier, Perrin, 2002.

La Bastoche, une histoire du Paris populaire et criminel, Claude Dubois, Tempus, 2011.



XAVIER RAUFER,
criminologue

Au total et en perspective, ce plausible pronostic : une seule mondialisation prospérera à terme, car la première de toutes et de loin la plus coriace : celle du crime organisé transnational